

## Fiction

---

Numéro 112, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19552ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(2008). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (112), 17–35.

roman, théâtre, poésie

**Henning Mankell  
PROFONDEURS**

Trad. du suédois  
par Rémi Cassaigne  
Seuil, Paris, 2008,  
343 p. ; 32,95 \$

Dans son dernier roman, Henning Mankell raconte le voyage intérieur d'un homme en apparence calme et maître de lui-même qui se révélera au fil des pages secret et fragile. « La plus grande distance à laquelle je dois me mesurer, c'est celle qui me sépare de moi-même. Où que je sois, la boussole pointe de toutes parts vers l'intérieur de moi-même. »

À l'automne de 1914, tandis que la guerre gronde au loin, le capitaine Lars Tobiasson-Svartman, hydrographe, s'embarque sur un cuirassé ; on l'a chargé de mesurer les fonds marins de la Baltique pour tracer une nouvelle route maritime. Au cours de cette mission secrète, il fera la rencontre d'une femme, Sara Fredrika, qui vit seule sur l'île d'Halsskär. Est-ce l'amour qui le pousse à mentir à Kristina, sa femme, et à ses supérieurs pour entreprendre des missions imaginaires qui le ramèneront sur l'île d'Halsskär ? Est-ce au nom de cet amour que Lars Tobiasson-Svartman commettra l'irréparable ? De mensonge en mensonge, le capitaine s'égaré. « Il y a quelque chose qui m'échappe, pensa-t-il. Un avertissement. Je suis en train de commettre une erreur, sans savoir laquelle. »

Ce sont les jours troubles que traverse son personnage que Mankell nous décrit, ses doutes, ses interrogations, jusqu'à l'effondrement de ses certitudes, jusqu'à ce que,

lentement, le piège qu'il a lui-même créé se referme sur Lars Tobiasson-Svartman.

Henning Mankell ne cesse de nous surprendre. Depuis qu'il a abandonné la série Wallander, il nous offre des récits graves et déconcertants où évoluent des êtres vulnérables, ce qu'annonçait déjà *Comédia infantil* (1995) avec Nelio, l'enfant de la rue. Avec *Profondeurs*, Mankell nous démontre encore une fois qu'il excelle à rendre tangibles les tourments de l'âme humaine.

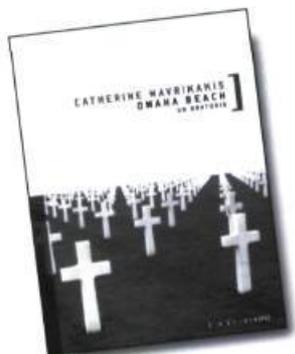
Sylvie Trottier

**Catherine Mavrikakis  
OMAHA BEACH  
UN ORATORIO**

Héliotrope, Montréal,  
2008, 128 p. ; 15,95 \$

Omaha Beach, Omaha la sanglante, l'une des cinq plages du débarquement de juin 1944 où périrent 4720 soldats, un bon tiers des pertes totales du 6 juin. Symbole absolu de l'absurdité de la guerre.

Nous ne sommes pas une île, et le passé, lourd de ceux qui nous ont précédés, fait partie de notre héritage intime, pour le meilleur et pour le pire ; nous sommes la somme de nos morts, nous les portons en nous, nous nous définissons par eux, et sommes moins libres qu'eux, nous qui n'avons d'autre choix que de vivre. Leur empreinte, la vie qu'ils n'ont pas vécue, leur jeunesse éternelle, figée dans nos mémoires et confinée dans la terre, impossible pour nous de nous en délester. La guerre est terrifiante, mais la guerre est un jeu, pour ceux qui n'ont plus peur. Nous ne sommes pas une île, mais sommes le plus souvent impuissants à soulager



l'autre dans sa douleur infinie.

Telles sont quelques-unes des réflexions abordées par l'écriture fine, très ironique dans la gravité du propos de Catherine Mavrikakis, dans cette courte pièce de théâtre qu'est *Omaha Beach, Un oratorio*. Une petite œuvre bâtie autour du gazon vert d'un cimetière de soldats américains morts en Normandie et d'une famille en deuil depuis 60 ans de deux jumeaux tombés dans la fleur de l'âge lors du débarquement, avant même d'avoir foulé le sable.

Sur l'étendue herbeuse ponctuée de croix si blanches, la sœur des soldats morts et sa fille, vieilles toutes deux, tentent de se réapproprier leur existence, de guérir les plaies. Avec leurs proches, elles viennent pour la première fois sur ces tombes anonymes. Pour une ultime

conversation, elles vont à la rencontre de leurs morts, trouvant avec stupeur une armée de spectres qui hantent le lieu nuitamment, se livrant à des jeux, recréant sans cesse les batailles du passé, se dissipant en ébats moins qu'innocents face à la mer silencieuse. Rencontre du présent avec le passé, étrange et brutale, souvent drôle et désespérante. Fascinante.

Avec ce texte, Mavrikakis, nous dit l'éditeur, amorce un cycle américain, peuplé de personnages errants entre de petites villes perdues des États-Unis, Montréal et l'Europe.

Catherine Mavrikakis est écrivaine et essayiste, professeure au Département d'études françaises de l'Université de Montréal depuis juin 2003.

Florence Meney

Collectif  
**L'ANNÉE POÉTIQUE 2008**  
Seghers, Paris, 2008,  
295 p. ; 35,95 \$

Depuis 2006, la maison Seghers reprend une vieille tradition inaugurée par son père, Pierre Seghers : rassembler dans un ouvrage la meilleure poésie de langue française publiée au cours de l'année précédente. Elle provient de la Suisse, de la France, de la Belgique, du Québec, du Maghreb, de l'Afrique noire, de l'océan Indien, du Luxembourg, de la Syrie, du Liban... De toute évidence, c'est sous le signe de la diversité que s'est créée cette édition 2008 ; les présentateurs Patrice Delbourg, Jean-Luc Maxence et Florence Trocmé, à qui l'on doit ce vaste répertoire, nous font apprécier les mots de vieux routiers, tel Charles Juliet, comme les nouvelles avenues en poésie, le slam par exemple. La poésie performance, le verbe rimé et musical, les rythmes incantatoires africains, plusieurs formes actuelles dénotent un

roman, roman noir, roman d'anticipation

désir de rencontre avec l'autre, le lecteur ou l'auditeur, un désempolement de la parole poétique au profit de ceux et celles qui sont « de ces pieds nus qui ne se chaussent que / le dimanche », comme l'écrit Sofia Queiros. Qu'elle cherche la simplicité ou trouve son chemin dans l'abstraction, il serait faux de dire, à la manière des oiseaux de malheur, que la poésie creuse sa propre tombe par trop d'élitisme. Dans sa préface aux cent vingt poètes de *L'année poétique 2008*, Bruno Doucey accuse plutôt le mercantilisme qui gagne la sphère littéraire. Comme il le souligne, cette année 2008 a malheureusement vu disparaître de l'espace francophone quelques bastions de la poésie, revues et éditeurs, et d'autres seraient sur le point de s'écrouler par étouffement du marché. Qu'on prédise ou non sa mort, la poésie sera toujours vivante et nécessaire. Alain Mabanckou, Alain Joffroy, Christian Bachelin, Marie-Claire Bancquart, Semyus Dagtekin ou Emmanuel Berland, pour ne nommer que ceux-là, ouvrent à de nouveaux horizons de vie. La poésie, à force peut-être de côtoyer l'idée de la mort, donne sens à notre présence sur terre. Pour les meilleurs, cela va de soi ! C'est un art exigeant qui, même dans une anthologie, n'atteint pas toujours les hauteurs. Toutefois, le poème d'aujourd'hui, bon ou mauvais – une question de goût –, parle d'une beauté à saisir, d'un monde à créer, d'une souffrance dont il faut prendre conscience, en somme d'une libération. La poésie d'aujourd'hui nous enjoint plus que jamais de nous libérer de nos habitudes... de lecture.

Judy Quinn

Juan José Saer  
**GRANDE FUGUE**  
 Trad. de l'espagnol  
 par Philippe Bataillon  
 Seuil, Paris, 2007,  
 478 p. ; 44,95 \$

Ce n'est ni la première ni la dernière fois sans doute qu'un livre paraît sans le *nihil obstat* de l'écrivain. L'auteur du *Petit prince* n'a pas terminé lui-même l'agencement de *Citadelle*, pas plus que Musil n'a achevé *L'homme sans qualités*. Cela ne choque pas, à condition que le lecteur sache, dès le départ, qu'il terminera son voyage littéraire sans l'accompagnement de l'auteur. *Grande fugue* de Juan José Saer, pour notre vif agacement, ne se conforme pas à cette politesse



élémentaire : du septième et (peut-être) dernier chapitre, on ne nous livre que le titre (« Au fil du fleuve ») et une ligne (« Avec la pluie vint l'automne, et avec l'automne, le temps du vin »). L'agacement provient non de la brusque suspension du récit, mais du silence dont les héritiers et l'éditeur de Saer ont

longuement entouré leur décision. Aurions-nous su que le livre nous laisserait sur notre faim que nous aurions quand même entrepris la lecture de cet admirable roman ; qu'on nous taise cet aléa pendant près de 500 pages, voilà une inélégance.

La vie que raconte Saer contient toutes les complexités et toutes les contradictions de l'existence humaine. Un marchand de vin exerce son droit de poursuivre les réflexions philosophiques auxquelles il s'adonnait et qu'il a dû interrompre. Il commerce et séduit sans cesser sa quête spirituelle. Pourquoi un gagne-pain tarirait-il l'intérêt de Nula pour la métaphysique ? « [...] il ne serait pas superflu de rappeler à celui qui le ferait que les distinguos pour les petites choses nous habituent à les envisager pour les grandes, l'ontologie du devenir par exemple. » Le minuscule colibri, sans le savoir, provoque lui aussi le questionnement : « Mais les efforts désespérés des petites ailes, l'avidité du bec qui entre et sort de la fleur jaune donnent à cette beauté, la tirant de sa futilité décorative, une dimension tragique ». Futilité et tragique, deux versants de l'être. On est à la fois proche et loin du Sartre de *La nausée*, proche par l'art de percevoir les questions existentielles dans les banalités du quotidien et loin par la sérénité de l'expérience et la beauté du style. Saer, en effet, ne fait pas de l'existence humaine une passion inutile, mais un foisonnement d'espoirs différents et d'appétits entêtés. La phrase, par sa clarté et ses méandres, par ses « périodes » à la Bossuet ou à la Cicéron, donne un corps et une âme à ce beau paradoxe. Elle est minutieuse, déliée, attentive au moindre détail, assez patiente pour retarder jusqu'au dernier mot la révélation de son sens global. Bel exploit du traducteur.

Laurent Laplante

*L'instant même*  
 félicite  
**Roland Bourneuf**  
 lauréat du  
**Prix Victor-Barbeau**  
 de l'Académie des Lettres du Québec



photo: Anne-Marie Guérineau

**Roland Bourneuf**  
 Pierres de touche  
 L'Instant même



*L'instant même*  
 L'instant même  
 402 pages, 35 \$

Pete Dexter

**GOD'S POCKET**

Trad. de l'américain  
par Olivier Deparis  
L'Olivier, Paris, 2008,  
347 p. ; 29,95 \$

Le roman noir ne s'appelle pas ainsi pour rien et Pete Dexter, dans *God's Pocket*, le démontre à merveille. Roman noir, très noir, véritable béance qui aspire quiconque ose s'y pencher, *God's Pocket* est l'histoire du quartier du même nom, un quartier de Philadelphie où « quoi qu'on fasse, on reste là, fidèles à ce qu'on est ». C'est l'histoire d'un meurtre, celui du jeune Leon Hubbard, et celle du cul-de-sac dans lequel il plonge ses proches, sa mère, son beau-père, ses compagnons de beuverie, son patron. Oui, *God's Pocket* – la poche de Dieu –, c'est l'histoire affolante et magnifique de « trop de choses, oui, et toutes vides ». Histoire d'alcools tièdes et de chemisiers sales qui collent à la peau. D'amours en fuite, de rêves mort-nés. De petites mafias locales et de grandes terreurs ventrales.

Dexter, ancien reporter et éditorialiste, possède une connaissance remarquable des milieux journalistique et policier. Ses dialogues sont mordants, ses descriptions, grinçantes, ses métaphores, d'une acuité désarmante. Et l'agilité avec laquelle il engloutit le lecteur dans son récit est rare, très rare. Aussi est-ce non seulement le meurtre de Hubbard et l'enquête qui s'ensuit qui fascinent, mais d'abord et surtout l'ambiance dont ils semblent enduits, ce trouble dans l'air qui brouille la vision, cette sorte de résignation qui fige tout geste, suspend toute parole, annihile toute tentative d'en sortir.

Roman dur d'une existence sans issue, *God's Pocket* examine, sans pour autant y jeter

**Chef-d'œuvre méconnu**

La récente réédition de *L'ange de pierre* ravit les lecteurs et provoque simultanément un certain étonnement. Comment un roman d'une écriture aussi moderne, bien que paru en 1964, a-t-il pu échapper si longtemps aux mordus de littérature ? Pourquoi le Québec d'alors n'a-t-il pas reconnu ce chef-d'œuvre, anglo-canadien certes, mais d'une telle puissance ? Dans quel riche monde intérieur Margaret Laurence, alors âgée de 38 ans, a-t-elle puisé sa fine connaissance des vieillards ?

De descendance irlandais-écossaise, l'écrivaine canadienne connue et lue mondialement est née au Manitoba en 1926. Laurence se suicide en 1987, à l'annonce d'un cancer en phase terminale.

*L'ange de pierre* est la plus achevée des cinq œuvres indépendantes du *Cycle de Manawaka*, dont l'auteure situe l'action dans un village imaginaire, similaire à son Neepawa natal. « Du temps où ces prairies escarpées n'étaient parcourues que par des Cree aux visages mystérieux et aux cheveux calamistrés. »

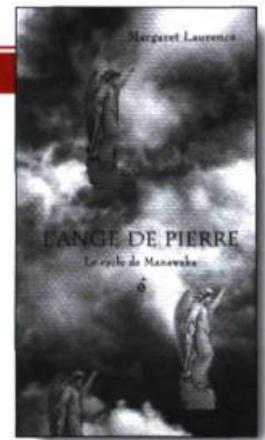
Dans de vastes paysages de fin du monde, puis au bord de la mer où elle ira finir ses jours, l'étonnante chipie Hagar Shipley continue sa lutte pour son autonomie et son indépendance de cœur, de corps et d'esprit. La vieille dame de 90 ans raconte la solitude et la frustration de celles qui se tiennent debout, affrontant les mentalités étriquées des petites

localités reculées. « Comment se fait-il que toutes ces années j'ai cru que viol signifiait seulement attaque contre chair ? »

Magnifique personnage féminin et féministe avant l'heure, la lucide et impertinente Hagar voyage dans le temps et l'espace vers l'acceptation, l'amour et la liberté. L'écrivaine Marie-Hélène Poitras résume avec tendresse dès les premières pages du livre « l'empathie que l'on se surprend à éprouver envers cette Tatïe Danielle ».

Si elles s'étaient rencontrées, quelles histoires ne se seraient-elles pas racontées, ces légendaires héroïnes des Prairies, Hagar Shipley et le personnage de Gabrielle Roy, Luzina Tousignant, une autre Manitobaine, en compagnie de la mère de Michel Tremblay et personnage de son œuvre, Rhéauna Rathier, l'attachante Nana de Sainte-Maria-de-Saskatchewan !

Michèle Bernard



Margaret Laurence  
**LE CYCLE MANAWAKA**  
**L'ANGE DE PIERRE**  
Trad. de l'anglais par Sophie Bastide-Foltz  
Alto, Québec, 2008, 438 p. ; 18,95 \$

une quelconque condamnation, les traits cernés, le teint blafard de ces êtres à la mentalité du perdu d'avance, peine perdue et puis à quoi bon. Et ce sont précisément leurs réactions devant la perte, le deuil – allant du pathétique au dérisoire –, qui donnent au récit sa dimension vertigineuse, haletante, suffocante. Enfin, il est impossible de ne pas mentionner l'excellente traduction d'Olivier Deparis, qui sait bien rendre le talent de Dexter en gardant vivante la force de ses images et effilées les pointes d'humour qui les parcourent.

Alexandre Lizotte

Cormac McCarthy  
**LA ROUTE**  
Trad. de l'américain  
par François Hirsch  
L'Olivier, Paris, 2008,  
244 p. ; 29,95 \$

J'aurais voulu rompre l'unanimité au sujet du dernier livre de Cormac McCarthy, mais force m'est d'admettre qu'on a tout à fait raison de porter cette œuvre aux nues. L'histoire éveille ou ravive en nous l'angoisse de mourir, et la peur de voir disparaître le monde. Un homme et son fils essaient de survivre sur la route qui les mène vers le sud,

quelques années après un cataclysme qui a détruit toute forme de vie, à part une poignée d'humains qui s'entre-dévorent. Une couche de cendre recouvre le paysage desséché, les arbres morts qui s'effritent, les maisons saccagées, les cadavres. Un univers à la fois hyperréaliste et beckettien par son absurdité. L'écriture se situe entre le Faulkner du *Bruit et de la fureur*, avec ses discours intérieurs, les phrases saccadées d'un James Ellroy et la distance d'une Maguerite Duras. Minimaliste, le style évoque plus qu'il ne dit. L'auteur contourne ainsi le piège de la vraisemblance et son pendant

roman

agaçant, l'in vraisemblance. Nous accompagnons simplement les deux personnages dans leur lutte quotidienne contre la mort : repérer un abri, trouver à manger, éviter de se faire manger. Ce qu'ils furent avant, ce que la vie leur réserve, le père ne veut surtout pas y penser, sous peine de tomber dans la désespérance. Derrière les petits gestes décrits froidement par le narrateur, comme le changement de la roue d'un caddie ou la confection d'un toit avec une bâche, on devine un gouffre, l'imminence de la disparition donnant à chaque lutte une couleur pathétique. La vie se raréfie toujours, il n'y a plus d'oiseaux, la terre ne donnera plus de fruits, les livres ont pourri. Au fil de cette marche, on saisit à quel point l'humain est incapable de prendre conscience dans tout son être de l'absurdité de sa condition. Même s'il ne croit plus en rien, qu'il sait que personne, jamais plus, ne se souviendra de lui, il ne peut se débarrasser de la volonté de vivre, et, parfois, de croire en l'âme.

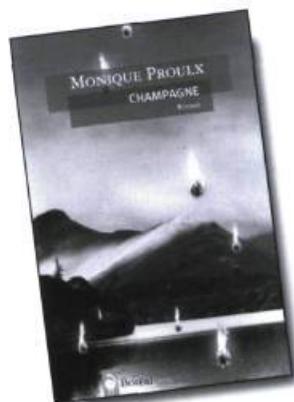
Judy Quinn

**Monique Proulx**  
**CHAMPAGNE**  
Boréal, Montréal, 2008,  
390 p. ; 27,95 \$

Depuis sa parution, *Champagne* a su s'attirer l'éloge des critiques et des lecteurs. Il faut dire que Monique Proulx écrit bien, comme on le sait depuis *Le sexe des étoiles*. On entre dans l'univers de son sixième livre comme on entrerait dans une forêt, sommée de mousse, de champignons, d'animaux et d'habitants à l'abri du bruit et de la vitesse de la ville. À l'abri de la détresse collective. Au bord

du lac à l'Oie, enchanteur, quel que part dans les Laurentides. Ça fait du bien, c'est reposant. Puis l'on se rend compte que derrière ce calme se cachent des drames sourds, irréconciliables.

L'histoire nous est révélée à travers le point de vue de plusieurs personnages. Tour à tour, ce sont Lila, Claire, Simon, Marianne, le petit Jérémie et d'autres encore qui racontent. Le récit de l'un complète la version d'un autre. C'est ainsi que les secrets se tissent et que le lecteur veut savoir ; Monique Proulx maîtrise l'art de tenir le lecteur en haleine. Par ailleurs, sa pétillante écriture fourmille de descriptions fort magiques de la nature, et particulièrement des fleurs. Un constant va-et-vient entre l'action des person-



nages et l'étude détaillée des éléments de la nature crée tout un univers thématique végétal. On dirait que les personnages sont enfouis dans ce monde végétal en une sorte d'osmose étourdissante.

Que ce soit par la bonté, incarnée par Simon le kayakiste qui déclame des prières pour

les démunis de la Terre, les relations estivales illicites, les chasseurs ou les promoteurs irresponsables, qui finiront par le payer de leur peau, *Champagne* fait vivre toutes les émotions qui germent ou pourrissent dans ce coin de campagne. Le bonheur éclatant côtoie la peine, l'incompréhension et l'amertume, ce qui fera dire à l'un des personnages en détresse : « [...] les souvenirs heureux sont des armes fourbes qui vous saignent à blanc ». On y reconnaît l'écriture de Monique Proulx, passionnée, qui dépeint avec un réalisme fou le beau comme le laid.

Ce roman de Monique Proulx en est un de contemplation et d'émerveillement, même devant ce qui fait mal. Il incite à profiter de la vie, elle qui peut si facilement nous glisser entre les doigts. Il donne le goût de prendre son baluchon et de partir au chalet, dans la nature, de s'enfouir les orteils dans la mousse verte...

Nicolas Davignon

**Jorge Volpi**  
**LE TEMPS DES CENDRES**  
Trad. de l'espagnol  
par Gabriel Jaculli  
Le Seuil, Paris, 2008,  
534 p. ; 34,95 \$

En voulant raconter l'histoire de la Russie du dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle – et du même coup celle d'une partie de l'Occident –, *Le temps des cendres* ne pêche pas par manque d'ambition. En effet, le roman de Jorge Volpi se lit comme un compte rendu romanesque des grands événements qui ont nourri les journaux de cette époque. Tout y est : de Tchernobyl à la réélection de Ieltsine, en 1996, en passant par le projet de bouclier antimissile de Reagan et la course au séquençage du génome humain. Ce passage de la Russie d'une société soumise aux diktats

**DAVID BOUCHARD**

La littérature métisse  
n'aura jamais été  
aussi vivante.

**Nokum**  
David Bouchard • Boréal • 2008 • 199 \$

**SITU N'ES PAS DE LA PRAIRIE**  
David Bouchard • Boréal • 2008 • 19,95 \$

**QU'APPELLE**  
David Bouchard • Michael Lonechuk • Plaines  
ISBN 978-2-89611-041-4  
21,95 \$

[www.plaines.mb.ca](http://www.plaines.mb.ca)

**PLAINES**

d'une poignée d'apparatchiks à une société livrée aux requins du capitalisme sauvage, Volpi le raconte à travers le destin de trois femmes.

Il y a d'abord la biologiste russe Irina, mariée au scientifique dissident Arkadi Granina. À mesure que la Russie s'enfonce dans une politique suicidaire de privatisation, Irina, lucide, réalise qu'au fond rien ne change en Russie si ce n'est ses oppresseurs. Pendant ce temps, leur fille Oksana s'étiolé tragiquement, abandonnée à elle-même, consolée par la seule poésie d'Anna Akhmatova. De l'autre côté de la planète, l'Américaine Jennifer Moore, haut fonctionnaire au Fonds monétaire international (FMI), cherche à faire adopter de rigoureuses politiques fiscales par les pays qu'elle veut ramener dans le giron d'un capitalisme « durable ». Simultanément, elle gère des relations houleuses avec sa sœur Allison, rebelle, militante de toutes les oppositions, et avec Jack, son mari, un aventurier volage occupé à faire fortune dans le domaine des biotechnologies. Enfin, il y a Éva, l'émigrée hongroise vivant aux États-Unis, surdouée de l'informatique, croqueuse d'hommes, associée au décryptage des gènes humains, qui sera la maîtresse de Jack Wells.

Le moins que l'on puisse dire de Jorge Volpi, c'est qu'il a fait ses devoirs avant de prendre la plume. Les informations dont il abreuve le lecteur sur les problèmes liés au décodage du génome humain, sur les capacités de l'ordinateur à répéter les processus intellectuels humains, sur les techniques de détournement de fonds dans les pays dictatoriaux ou sur les aléas des *stock options* sur le marché boursier rendent éminemment crédible l'univers dans lequel il fait évoluer ses personnages. Malheureusement, ce qui est

## L'ultime bilan

**T**out comme Socrate a été prévenu de sa mort, Cornélius sait la sienne prochaine. Les détails lui importent peu, il tient seulement à quantifier le sursis. De manière à sauter du train avant son entrée dans l'ultime gare. Ce temps étroitement rationné, il l'emploie à faire défiler le passé sur son écran mental et, aux fins de comparaison, à demander des comptes à Socrate. Puisqu'il déboulonnait les suffisances en même temps qu'il s'affrontait à tous les mystères, Socrate ne devrait-il pas tout savoir du sens de la vie et de la mort ? Comme Socrate ne quitte guère son mutisme, le va-et-vient entre Athènes et le présent contribue surtout à accentuer chez Cornélius le sentiment du vide et de la futilité. Il n'aura été, conclut-il, « qu'une conscience exilée, malheureuse et errante ». Il aura beau chercher et trouver des défauts à Socrate, cela ne le consolera pas de son inutilité.

Le pâle héros est-il acculé à la résignation ? Il se tourne plutôt vers la colère. Une colère envieuse qui veut entraîner l'entourage et le monde entier dans la perte de sens. Admettre son propre vide ne suffit pas, il faut tout discrediter, tout salir, tout anéantir. Le retour en arrière qui, paraît-il, fait défiler pendant les secondes terminales l'ensemble de l'existence, dure cette fois plus longtemps qu'une syncope et occupe la plupart des pages : ratages en tous genres, femmes approchées et jamais essentielles, petits plaisirs inavouables...

moins crédible, ce sont ces personnages eux-mêmes. À part peut-être les Russes, la plupart souffrent d'une schématisation qui frise souvent le cliché. Qui plus est, les liens que l'auteur établit entre tous ces destins paraissent artificiels, dictés par les besoins de l'intrigue plus que par leur plausibilité. Ces faiblesses nous empêchent finalement d'adhérer pleinement au récit. Brillant rappel de l'histoire récente, *Le temps des cendres* possède toutes les qualités d'un bon feuilleton scientifico-politique, mais pas celles d'un grand livre.

Yvon Poulin

Heureusement, la rage est propice à la vigueur stylistique et aux raccourcis nerveux. La plume rugit, scande les épithètes rageuses, crache largement. C'est ainsi que Socrate et la foi chrétienne écopent d'un mépris vertement exprimé : « Rien d'étonnant à ce que les chrétiens, ces charognards masticateurs de dieux crevés, ces fins gourmets de l'ordure avariée, t'aient tant aimé. *Sancte Socrates, ora pro nobis...* »

Surgit pourtant, en fin de bilan, un émouvant élan de tendresse. Cornélius, hargneux, sec, salissant, livre à sa fille qu'il a à peine entrevue entre ses trois ans et la fin de son adolescence un secret qui perce le blindage : « Veux-tu que je te murmure un secret ? Un secret rien que pour nous deux ? Approche... Tout ce que j'écris, tous ces mots que je tape, toutes ces traces noires sur le papier, elles sont pour toi ». Combien de révoltes cachent, parfois assez mal, un tendre attachement ?

Laurent Laplante

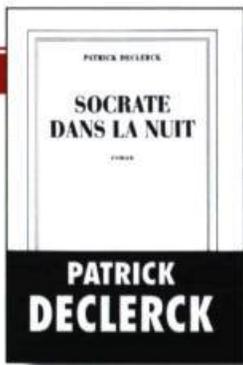
Patrick Declerck  
**SOCRATE DANS LA NUIT**  
Gallimard, Paris, 2008, 244 p. ; 32,95 \$

Don DeLillo  
**L'HOMME QUI TOMBE**  
Trad. de l'américain  
par Marianne Véron  
Actes Sud, Arles/Leméac,  
Montréal, 2008, 298 p. ; 30,95 \$

*L'homme qui tombe* est avant tout un roman de l'après-11 septembre, à classer parmi les meilleurs du genre, tels *La belle vie* de Jay McInerney ou *Extrêmement fort et incroyablement près* de Jonathan Safran Foer. C'est aussi un roman de la dérive : dérive personnelle de Lianne entre l'éloignement-rapprochement de ses proches

et dérive collective d'une Amérique scrutée sans complaisance, comme seul un Américain, voire un New-Yorkais, sait le faire.

La technique narrative du romancier est rudement efficace. Comme McInerney et Foer, DeLillo focalise sur les répercussions intimes et les obsessions nées des événements de septembre 2001. Il travaille sur deux fronts : il se concentre sur le quotidien de deux ex-époux, Keith et Lianne, et fait jaillir autour d'eux les visions de divers personnages, tous affectés à différents degrés par l'effondrement des tours jumelles.



**I** nouvelles, roman

On découvre ainsi des enfants qui guettent le ciel avec des longues-vues en attendant que le drame recommence ; un apprenti djihadiste qui s'imprègne de haine contre l'Occident ; des compagnons de poker qui voient disparaître l'un des leurs, sans oublier l'extravagant « Homme qui tombe », cet artiste de l'instantané dont le troublant spectacle consiste à se projeter en chute libre en souvenir de la macabre « pluie de corps » du 11 septembre. Quant à Keith et Lianne, ils offrent respectivement les points de vue du survivant et du témoin. Ainsi Keith, le matin des attentats, traverse une rue en morceaux et en poussières, la peau criblée d'éclats de verre. Sa main s'est refermée sur une mallette qui ne lui appartient pas et qu'il restituera à son propriétaire, moins par devoir que par volonté de démêler ce qui vient de lui arriver. Lianne, que le retour de Keith dans sa vie remplit d'espoir, vibre aux douleurs de son entourage mais dissimule mal son propre effacement. Ainsi chez sa mère, une nature morte de Morandi, avec deux formes oblongues en arrière-plan, lui rappelle lugubrement les deux tours. Chaque détail, chez DeLillo, possède un grand pouvoir suggestif.

*L'homme qui tombe* n'est pas plus noir que le séisme qui l'a inspiré. Plus lucide qu'amer, Don DeLillo analyse avec brio le nouveau statut de l'Amérique, devenue « le centre de sa propre merde » : « Il y a un espace vide à l'endroit où était l'Amérique ». Devant ce vide, artistement traduit par DeLillo, on ne peut que rester pantois.

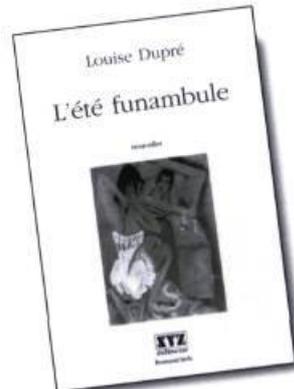
Patrick Bergeron

**Louise Dupré**  
**L'ÉTÉ FUNAMBULE**  
XYZ, Montréal, 2008,  
156 p. ; 23 \$

Lire les nouvelles de Louise Dupré, c'est suivre une voix et un regard qui vous entraînent tout doucement, mais résolument « dans les anfractuosités » des cœurs, des esprits, des corps. C'est se trouver dans des univers d'une extrême familiarité, surtout si l'on est une femme.

La voix et le regard livrent sans détours, sinon ceux de la phrase, ce qui est, simplement, et l'écrit tire toute sa force et sa profondeur de cette droiture, de cette honnêteté. Les personnages atteignent une telle proximité grâce à cette franchise que les quitter devient aussi difficile que de quitter un ami ou une amie qui vous a fait une confiance troublante. Pas d'éclat au fil du récit, pas de renversement forcé et artificiel en fin de parcours. Que cette ligne fine et ininterrompue sur laquelle la narratrice funambule évolue jusqu'au déploiement de cette délicate vérité qu'elle a entrevue et peu à peu dévoilée.

Subtilité du regard, fluidité de la voix, l'émotion, comme la vague d'une mer calme qui avance puis se retire. L'émotion touche, car il est question des fondements de la vie, l'enfance, la mère, le père, l'amour, la mort. Un détail tombe sous les yeux de celle qui observe. Il fait ressurgir l'inéluctable, ce qu'on ne peut ignorer. Dans l'ensemble des nouvelles, la narratrice a fait le pari de la lucidité. Dès lors, pas de mascarade. Les événements, les mots, les gestes « prennent de l'épaisseur » et



révèlent cette part de vérité non avouée à soi-même jusqu'alors.

Le voyage, vécu ou rêvé, favorise l'observation sous un angle inhabituel, celui du désir d'abord, au seuil du rêve, puis celui de la vie vraie, authentique. Le réel adopte alors ses véritables contours.

Louise Dupré pénètre si finement l'intime par son écriture qu'elle atteint cette « vie qui s'est bâtie patiemment dans [une] vie ». C'est à prendre ou à laisser. Le plus souvent, ses personnages admettent ce qui est et choisissent de persévérer, car l'espoir est permis. Il faut bouger, suggèrent-ils.

La reprise de textes déjà parus et leur assemblage en un recueil de nouvelles permettent de constater la récurrence de thèmes et de façons de construire le récit, d'aborder la narration. Je n'y vois pas d'incon-

vient, mais plutôt l'occasion de réfléchir plus à fond à l'élaboration d'une œuvre.

Une lecture toute en subtilités, qui nous pousse à bouger, à voir autrement.

Hélène Lépine

**Victor-Lévy Beaulieu**  
**LA GRANDE TRIBU**  
**C'EST LA FAUTE À PAPINEAU**  
Trois-Pistoles, Trois-Pistoles,  
2008, 883 p. ; 39,95 \$

D'un côté, les libérateurs, de l'autre, les lésionnaires. Aux premiers, la puissance de la parole et de la volonté mise au service d'une vision ; de l'autre, des êtres hybrides, complexes, en quête de liberté, mais en déficit de confiance en eux-mêmes. Les libérateurs, ils portent les noms et les destins de Daniel O'Connell, de Simón Bolívar, de Louis-Joseph Papineau, de Jules Michelet, de Charles Chiniquy, d'Abraham Lincoln, de Shang-Ti et de Walt Whitman. Groupe éclectique, bigarré, où telle présence, comme celle du tumultueux Chiniquy, s'explique malaisément. Les lésionnaires, quant à eux, composent une humanité esquinée et misérable, peut-être même une humanité trop incertaine de sa dignité pour rompre ses liens avec les instincts qu'elle partage avec les bêtes. Ils servent de « chair à expériences » à tous les exploités imaginables et oscillent entre les velléités de révolte et de patriotisme et les retours brutaux à un esclavage humiliant. « [...] je resterai toujours tel que je suis, avoue le pitoyable héros, peu fiable et peu fier, anxieux et languissable, mais néanmoins patriote et rebelle. » Ce qui sauve les lésionnaires et les guide lentement vers la lucidité et l'action organisée, c'est la fréquentation du théâtre et de la poésie de Claude Gauvreau : ils trouvent, en effet,

dans l'effervescence irrésistible de *La charge de l'original épor-myable* et de *Les oranges sont vertes* la preuve qu'ils peuvent, eux aussi, accéder à la liberté, à l'égalité, à la fraternité. Et Papineau, dans cette gigantesque éruption de vie ? Difficile à dire. S'il porte la responsabilité d'une faute assimilable à un péché originel de nature québécoise, ce serait peut-être en raison de son refus de la violence et de ses exils où certains verront esquivé et démission.

Comme toujours, l'écriture de Victor-Lévy Beaulieu est jouissive, inventive, volcanique. *Le Tantum ergo* de notre ancienne religiosité devient, sous sa plume, un moqueur *Tantôt Margot*. Les bureaucrates ne cherchent plus à bonifier leur caisse de retraite, mais leur *graisse de retraite*. Les Québécois se reconnaissent dans *l'hiver de force*. Ébranlement linguistique qui insuffle une telle vigueur dans l'écriture qu'on ne sait plus si Beaulieu est distrait ou pleinement conscient lorsqu'il parle de « virages à cent quatre-vingt-dix degrés ». Qu'il donne ainsi à la roue plus que de ses degrés classiques ne surprendrait pas.

Laurent Laplante

**Dany Laferrière**  
**JE SUIS UN ÉCRIVAIN**  
**JAPONAIS**  
Boréal, Montréal, 2008,  
264 p. ; 24,95 \$

Dany Laferrière n'a pas écrit un roman. Son dernier livre est en réalité un détail de la genèse du roman qu'il n'écrira pas. Peut-on dire que, d'une certaine façon, c'est mieux qu'un roman ? Dans ces quelques pages, il nous est donné de vivre le quotidien d'un auteur qui a trouvé un titre : *Je suis un écrivain japonais*. L'histoire est d'autant plus captivante que l'écrivain en question n'est pas japonais. Il

est tout à la fois un Haïtien et un Québécois, un Caribéen et un Nord-Américain. On peut alors se demander quel rôle joue ou doit jouer la nationalité dans l'œuvre d'un auteur.

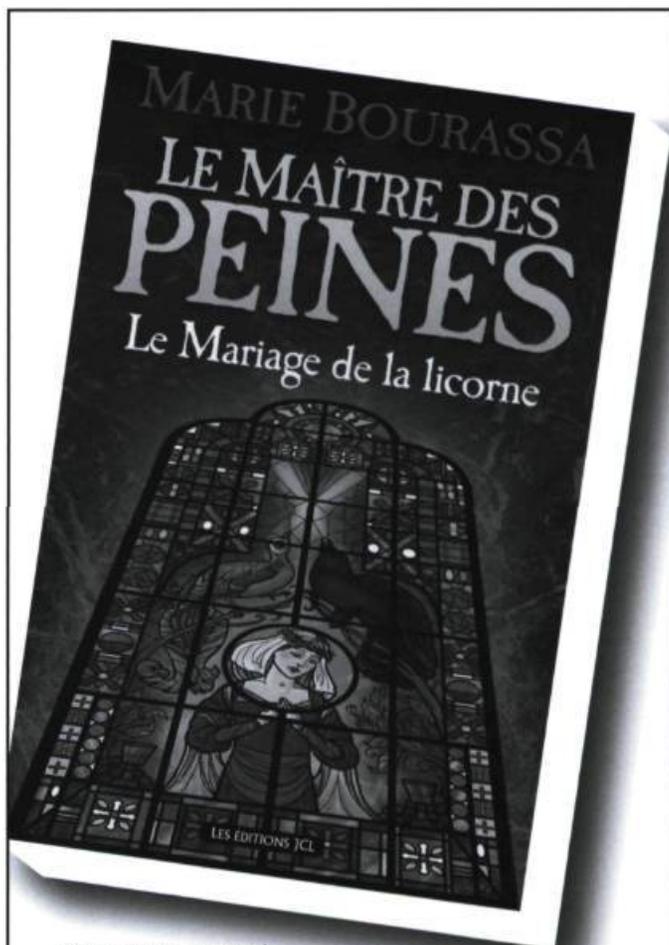
Une chose est certaine, le choix de ce titre, sans en avoir préalablement envisagé les conséquences diverses, entraîne notre écrivain dans toute une série d'aventures alors qu'il cherche essentiellement à résoudre les problèmes inhérents à l'écriture d'un roman. Il erre dans une ville, sa ville, Montréal, la métropole multiethnique du Québec. Il cherche, il interroge, il trouve et on le découvre. On parle de lui au Japon rien qu'à cause du titre qu'il a choisi, sans rien savoir du roman qu'il doit introduire. À quoi sert-il alors d'écrire si le renom n'arrive qu'avec un titre ? Ne suffirait-il pas à l'auteur d'être un « grand titreur » ?

Chacun des moments de ce livre plonge notre auteur et le lecteur aussi dans de profondes considérations sur l'être humain, ses circonstances, ses conditions de vie, ses rapports avec l'autre. Japonais ou pas, notre écrivain, on le sent, se perd. On l'entend s'interroger sur son métier d'auteur, sur ses procédés. On le voit se chercher dans des lectures antérieures et se retrouver face à lui-même dans son quotidien, dans sa ville, avec rien qu'un titre en main.

D'un court chapitre à un autre court chapitre, l'intérêt est maintenu. On sait qu'il s'agit là d'une histoire, qu'elle aura forcément une fin. Le héros va-t-il mourir ? Et qui est le véritable héros ? Pas l'auteur et d'ailleurs je ne révélerai rien en disant qu'il ne meurt pas. Et c'est ça le secret de ce livre qui, peut-être, sera traduit en japonais.

Mais en attendant, pour le plaisir et les leçons qu'on en a tiré, disons sincèrement : « *Ari-gatô Dany-san* » !

Gérald Alexis



512 pages 24,95 \$

Suite du roman **Le Jardin d'Adélie**

**Même au Moyen Âge, la rancœur ne ronge que celui qui la porte. Louis Ruest constate à regret que la vengeance, même assouvie, qu'il avait tant nourrie contre son père, ne lui apporte pas la paix espérée.**

**Mais le bourreau de Caen est devenu un instrument convoité des puissants. Il reçoit en cadeau de Charles II de Navarre, dit le Mauvais, un domaine appelé Hiscoutine. Par la même occasion, il se voit fiancé à l'héritière des lieux, Jehanne d'Augnac, une fillette de sept ans, de noble lignée et dont le père a été exécuté par Ruest lui-même.**

**En compagnie des personnages attachants d'une étrange famille, et après avoir si souvent côtoyé la mort, Louis entreprend sa lente remontée chez les vivants.**

**Un sujet envoûtant. Un traitement inégalé. Un grand roman.**

Découvrez ce livre chez votre  
libraire et plus encore sur

[www.jcl.qc.ca](http://www.jcl.qc.ca)



LES ÉDITIONS JCL



Conseil des Arts  
du Canada

Société  
de développement  
des entreprises  
culturelles  
Québec



Patrimoine  
canadien

## commentaires fiction

### roman, contes, roman autobiographique

Sylvain Rivière  
**CONTES DE HAUTES MERS  
 ET D'AU-DELÀ**  
**ANTHOLOGIE MARINE**  
 Humanitas, Rosemère,  
 2008, 127 p. ; 21,95 \$

Les *Contes de hautes mers et d'au-delà* de Sylvain Rivière nous font voyager d'un bout à l'autre de la Gaspésie, de trésor en mystère, « de batture en cap, de côte en crique, de rêve en réalité, d'odeurs salines en grisier matinale ». Très près de l'oralité par leur ton plein de bonhomie et les parures colorées qui les traversent, les contes de Rivière sont également empreints d'une bien belle poésie. C'est en effet avec un souffle digne de l'air du grand large et

avec des tournures tout à fait fascinantes – un peu comme le deviennent le moindre coquillage, le moindre caillou, le moindre bout de bois poli soudain trouvé sur la plage – que nous sont contées ces histoires, ces vies, ces morts.

On y parle de « partances », de naufrages et d'amour. De deuils, de braconnage, de grands rêves et d'errance. De Carleton à New Carlisle, de L'Anse-à-Beaufils à l'île aux Hérons, on y rencontre des curieux, des « suiveux », des « écornifleux ». Des commères, un Monsieur-le-Curé. Et puis, surtout, tous ces destins fabuleux, à l'occasion farfelus, que seuls les contes peut-être, par leur apparence de rumeurs et leur parfum de bouche à oreille, parviennent à



nous faire embrasser pleinement.

Minique-la-Dérive, Kelvin Carson, Théodore, Pit, Flandrin, Gounne, Horace, Modeste Essiambre : voilà autant de petites et de grandes existences, dont on est infiniment reconnaissant qu'elles nous soient livrées par Rivière. Autant de ouï-dire, de silences de mort et de paroles données qui nous rappellent « qu'entre le dit et l'entendu », « de bouche en bouche et de marche en perron d'église », au cœur même du plus banal quotidien, se cachent le merveilleux, le fantastique, le démesuré beau. Le sublime également – l'inépuisable mystère de l'incertain, du peut-être-bien-que, du il paraîtrait-que ; bref, toutes ces traces de vie, à demi inventées, à demi rapportées, qui composent ce qu'on appelle la mémoire.

Alexandre Lizotte

sécurité des États-Unis. Ses analyses de différentes sociétés prouvent, sans qu'il l'ait voulu, que les États arabes sont plus stables que la société américaine. Après la visite d'un agent des services secrets, il décide de s'enfuir au Canada...

Dans le passé, il a eu une relation (peu mémorable) avec Laetitia, une activiste écologique, qui depuis est partie travailler en Afghanistan pour une ONG fondée par Pierre-Maurice, une « petite crapule » faisant affaire, entre autres, avec mollah Morghad... Les destins de ces quatre personnes se croisent et même si on croit certaines rencontres peu importantes, elles peuvent se révéler fatales pour l'avenir des protagonistes.

Décidément, *Le dilemme du prisonnier* aborde des thèmes actuels (on y trouve même un exemple d'accommodement raisonnable !), sa composition est intéressante et la fin, excellente. Le livre souffre pourtant de quelques défauts ; le plus grand est sans doute la façon dont l'auteur présente ses personnages : on a l'impression de lire un reportage où les scènes marquantes de leur vie défilent rapidement, simplement énumérées. Aucune identification possible entre le lecteur et ces individus, pas de sympathie ou

François Lepage  
**LE DILEMME  
 DU PRISONNIER**  
 Boréal, Montréal, 2008,  
 151 p. ; 18,75 \$

Du jour au lendemain, Martin Benoit – un Français qui enseigne la littérature au Glendon College, en Pennsylvanie – devient une menace pour la

**Editions Nota bene**  
 Des livres pour savoir

*Vaisseau, le grand poème*  
 Coleridge, Poe,  
 Baudelaire, Rimbaud,  
 Mallarmé, Nelligan,  
 Valéry  
 Essai de  
 Nelson Charest

*La poésie immédiate. Lectures critiques. 1985-2005*  
 Essai de  
 Pierre Nepveu

**NB**  
**Editions Nota bene**  
 www.editionsnotabene.ca

d'antipathie – ils sont si loin, si peu... vivants. On suit leurs (més)aventures, on rit, mais on n'est jamais touché par ce qui se passe dans leur univers, on ne se demande pas comment va finir une rencontre qui a, dès le début, mal tourné : on les accompagne et c'est tout. Plusieurs passages théoriques, bien qu'ils ne soient pas difficiles à comprendre, peuvent, eux aussi, rebuter les lecteurs.

Il serait injuste de parler uniquement de défauts ; c'est aussi un livre qui tourne en ridicule un bon nombre d'obsessions et de pratiques de notre temps, un livre intelligent, écrit avec un plaisir visible. Si ce n'est pas un chef-d'œuvre, *Le dilemme du prisonnier* est toutefois un bon premier roman.

Radmila Zivkovic



**Tahar Ben Jelloun**  
**SUR MA MÈRE**  
Gallimard, Paris, 2008,  
270 p. ; 32,95 \$

Le livre a mûri pendant des années. L'auteur s'était rapproché de sa mère rongée par l'Alzheimer, il a ensuite encaissé le deuil et attendu la cicatrisation. L'italique en fin de bouquin affirme la lenteur du processus : *Tanger août 2001 – mai 2007*. Pourtant, malgré le désarroi qu'inflige l'Alzheimer aux proches et le temps investi dans la décantation, Tahar Ben Jelloun n'offre qu'un témoignage alambiqué et, pour tout

## Anticipation

Et si le temps reculait au lieu d'avancer ? Si, plutôt que de vieillir, nous rajeunissions ? Quelles seraient les conséquences (ou les avantages ?) d'une telle inversion ? Le futur n'existant plus, il nous faudrait retourner vers le passé en laissant de côté les illusions et les rêves que nourrit la soif de l'inconnu. Sinclair Dumontais, dans son troisième roman intitulé *La deuxième vie de Clara Onyx*, place le lecteur devant une situation pour le moins incongrue, mais dont les implications ne laisseront personne indifférent.

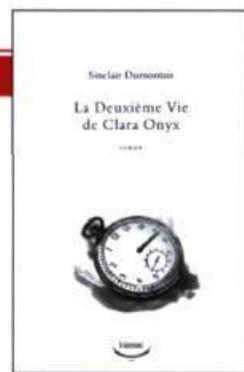
En 2010, un météorite passe près de la Terre, provoquant une distorsion temporelle. À partir de ce moment, non seulement le temps recule-t-il – de 2010, les protagonistes sont ramenés vers l'an 2000, puis au XX<sup>e</sup> siècle –, mais les morts ressuscitent. Ceux qui sont décédés avant l'Inversion retrouvent la vie à la date même où ils se sont éteints : on les appelle les « exhumés ». Il faut au lecteur quelques pages afin de saisir la portée d'un tel renversement. Pour montrer les contrecoups de l'Inversion, Sinclair Dumontais se propose de raconter l'histoire d'une célèbre chanteuse. Clara Onyx et son conjoint, Sydney Payne, sont à l'origine d'un style musical qui a bouleversé la fin du XX<sup>e</sup> siècle : le *Gospel next*. Mais la chanteuse meurt tragiquement en 1987, ce qui met fin au mouvement musical ayant nourri toute une génération. Or, à partir de 2010, le temps recule, nous ramenant précisément en 1987, après l'Inversion... C'est au moyen

de rencontres (une par chapitre) avec des personnes ayant été plus ou moins proches du couple Onyx/Payne que le narrateur évoque le retour à la vie de la chanteuse. Les entretiens conduisent le lecteur à réfléchir sur l'Inversion et à s'interroger sur la question du temps.

La structure de l'œuvre se rapproche de celle du deuxième roman de l'auteur, *Le parachute de Socrate*. Les monologues (un seul dans ce dernier livre, plusieurs dans *La deuxième vie de Clara Onyx*) servent à présenter au lecteur les particularités de l'Inversion. Tout comme dans ses deux premiers romans (le premier étant *L'empêcheur*), l'auteur réussit à illustrer une réalité qui tranche par rapport à la norme, une réalité subversive – voilà ce qui donne leur saveur aux romans de Sinclair Dumontais. L'écriture sans détours pratiquée par Dumontais dans *La deuxième vie de Clara Onyx* de même que l'ingéniosité déployée pour structurer une intrigue abracadabrante font de ce roman une œuvre à lire absolument.

Marie-Élaine Bourgeois

**Sinclair Dumontais**  
**LA DEUXIÈME VIE DE CLARA ONYX**  
Septentrion, Québec, 2008, 179 p. ; 17,95 \$



dire, négligé et peu convaincant.

Quiconque a vu une personne aimée s'enfoncer dans les brouillards de l'Alzheimer pourrait présenter un bagage analogue d'anecdotes à la fois cruelles et touchantes. La mémoire vacillante confond les identités, les époques, les décors. Le corps perd les réflexes élémentaires et l'autonomie s'étirole en même temps qu'est agressée la dignité. Les souvenirs, remaniés, déformés, sont soumis à des pulsions agressives aux origines obscures. La personne atteinte ne refait surface que

le temps de soupçonner son enlèvement, les proches ne parviennent plus à choisir le bon environnement au bon moment...

Ce drame propage forcément l'émotion et l'épouvante. Du moins le devrait-il. Car tel est l'étonnant : Ben Jelloun, écrivain au métier éprouvé, entre dans le deuil sans que l'émotion donne vie aux connaissances déjà répandues sur la terrible maladie. Non seulement il n'apprend rien au lecteur, mais encore, malgré les larmes tardives, il ne fait pas lever la compassion.

Thème bouleversant, mais récit d'un observateur plus que celui d'un fils.

La négligence et la facilité déconcertent. À deux reprises, la dot devient *dote*. La *mère de Roland*, dont l'auteur fait une figure exemplaire, a tantôt 90 ans, tantôt 91 ans, tantôt 92. Il aurait suffi que la vieille dame soit dite vieille. Du film japonais où l'on porte un vieillard au sommet de la montagne où il mourra, Ben Jelloun tire une analyse brutale et sommaire : « Dans un pays où le suicide est fréquent, où le sens de l'hon-

**I** policier, roman

neur est exacerbé, les personnes âgées ont pris de l'avance sur l'éventuelle, la probable mesquinerie de leurs enfants ». Peut-être lirait-il d'aussi haut les pages où Gabrielle Roy, d'une voix bouleversante, raconte la mort d'une vieille Inuite dérivant sur son glacier. Le même simplisme condamne le recours aux foyers pour personnes âgées : « Le Maroc, qui a subi des influences du mode de vie européen, résistera. Il ne construira peut-être pas des asiles pour vieillards. [...] Il se trouvera quelques mauvais fils pour croire à ce discours, la mode et l'égoïsme feront le reste ». Deuil ou sociologie ? Orphelin ou paneliste ? Décevant.

Laurent Laplante

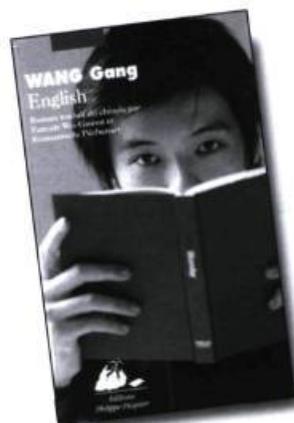
**Arnaldur Indridason**  
**L'HOMME DU LAC**  
Trad. de l'islandais  
par **Éric Boury**  
Métaillé, Paris, 2008,  
348 p. ; 29,98 \$

D'entrée de jeu, pour ceux et celles qui ne connaissent pas encore Arnaldur Indridason, disons que cet auteur islandais rappelle Henning Mankell. En effet, le commissaire fétiche d'Indridason, Erlendur Sveinsson, partage quelques traits avec

l'enquêteur Kurt Wallander. Erlendur a une personnalité complexe et, de prime abord, énigmatique : fatigué et un peu dépressif, désabusé, divorcé, vivant seul, Erlendur, comme Wallander, est un antihéros. Et tout comme Wallander, il fait preuve d'empathie, ce qui en fait un personnage sympathique que l'on se plaît à fréquenter.

Dans *L'homme du lac*, une jeune femme, hydrologue, découvre un squelette alors qu'elle effectue les relevés du niveau d'eau d'un lac. En 2000, un tremblement de terre a provoqué le retrait partiel des eaux du lac de Kleifarvatn et révélé ces restes humains jusque-là bien dissimulés au fond du lac. S'ensuit le début d'une enquête qui piétine : les restes humains datent de plusieurs décennies et les indices sont rares. Un seul retient toute l'attention des enquêteurs. Le corps a été lesté par un émetteur radio dont les inscriptions révèlent qu'il s'agit d'un appareil de fabrication russe.

Après des débuts hésitants, l'enquête prend soudain un tour inattendu lorsque Marion, une ancienne collègue à la retraite, révèle à Erlendur qu'à l'époque de la guerre froide, les Russes se livraient à l'espionnage en Islande. C'est à ce moment que



début une enquête passionnante qui nous amène à Leipzig, au cœur d'un système politique répressif où l'amour et l'amitié deviennent hasardeux, voire impossibles. Au fil des découvertes qui mèneront à l'identification du mystérieux homme du lac, une histoire tragique, magnifiquement racontée, prend forme.

Sylvie Trottier

**Wang Gang**  
**ENGLISH**  
Trad. du chinois  
par **Pascale Wei-Guinot**  
et **Emmanuelle Péchenart**  
**Philippe Picquier, Arles,**  
2008, 464 p. ; 37,95 \$

C'est un peu à la traversée d'une adolescence que nous convie Wang Gang dans *English*. Toutes les étapes du passage de l'enfance à l'âge adulte s'y trouvent réunies, avec leurs malaises afférents : éveil de la sensualité, révolte contre le milieu familial, découverte de la trahison et de l'arbitraire du monde des adultes en même temps que désir intense d'échapper à l'étroitesse de son milieu. Roman d'apprentissage classique ? Sans doute, mais renouvelé par son cadre.

Nous sommes à Urumqui, chef-lieu de la province du Xinjiang, aux confins de la Chine occidentale, pendant les années de la Révolution culturelle (1966-1976). Liu Aï, le narrateur, se remémore sa jeunesse et, au premier chef, sa passion pour la belle Hajitaï. À son désir de la jolie professeure de ouïghour s'ajoutera bientôt la fascination qu'exercera sur lui Wang Yajun, le nouveau professeur d'anglais, un Shanghaien sophistiqué et, surtout, possesseur d'un rarissime dictionnaire.

Sa nouvelle passion pour la langue de Yeats le marginalisera. Objet de moqueries pour ses



**FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE  
DU LOISIR LITTÉRAIRE**  
www.litteraire.ca  
info@litteraire.ca  
(514) 252-3033  
1 (866) 533-3755

Culture, Communications et  
Conseils linguistiques  
Québec

## Vous aimez les mots ?

Récitals / Revue *Le Passeur* / Bulletin  
Ateliers de formation / Cabarets littéraires  
Concours du loisir littéraire / Marathons d'écritures  
Festival des écrits de l'ombre (partenaire)



Lire, dire, écrire... à loisir

camarades, objet de jalousie pour Huang Zusheng, sa jeune voisine qui, elle aussi, cherche à retenir l'attention du professeur d'anglais, surtout objet de dispute pour ses parents qu'il juge étroits et minables même s'ils sont des intellectuels ouverts et des parents plutôt aimants. Bref, Liu Ai peine à trouver ses marques dans le monde qui l'entoure. À la fin, il trouvera une consolation à ses demi-échecs dans l'affection que lui aura gardée Wang Yajun.

En dépit de sa justesse dans la description des sentiments de son jeune héros et de son indéniable intérêt pour ce qu'il révèle de la société chinoise, *English* n'est pas sans défauts. À cet égard, le manque de netteté dans le dessein de certains personnages et le manque de crédibilité de certains rebondissements sont surtout à déplorer. Toutefois, Wang Gang a su éviter le piège de l'introspection pesante en dépit d'un sujet qui s'y prêtait. Au contraire, *English* est un roman plein de rebondissements et, en somme, une plongée réussie dans les turbulences de l'adolescence.

Yvon Poulin

**Vikram Chandra**  
**LE SEIGNEUR DE BOMBAY**  
*Trad. de l'anglais*  
*par Johan-Frédéric Hel Guedj*  
**Robert Laffont, Paris, 2008,**  
**1040 p. ; 44,95 \$**

Grâce à un renseignement de source anonyme, un petit policier à la carrière assez terne, Sartaj Singh, réussit à coincer Ganesh Gaitonde, le « seigneur de Bombay », un grand caïd qui a échappé jusque-là à toutes les traques menées contre lui. Quand Singh parvient à entrer dans le bunker où Gaitonde s'est réfugié, il découvre son cadavre, une balle dans la tête, avec celui d'une belle inconnue. Pourquoi l'homme qui a fait courir depuis

## Premier roman

Qu'un premier roman révèle un nouveau venu brillant et prometteur n'est pas, en soi, un phénomène inhabituel. Mais qu'un premier roman fasse sentir que son auteur a trouvé le ton juste et qu'il maîtrise les ficelles de la narration comme s'il était un vieux routier, voilà qui est plus rare. C'est pourquoi *L'enlèvement de Bill Clinton* constitue un événement. Né en 1972, Cyrille Martinez signe avec ce livre un récit percutant, qui nous fait vite oublier le caractère fictif de ce témoignage sur Sarajevo en guerre.

Le titre à lui seul est une jolie trouvaille. Inutile de chercher dans les archives des journaux des renseignements sur un kidnapping de l'ex-président américain. *L'enlèvement de Bill Clinton* évoque l'état d'isolement désespéré dans lequel les Sarajéviens ont été catapultés quand ils ont vu leur ville à feu et à sang pendant le terrible siège de 1992 à 1996. À défaut de recevoir des nouvelles du monde extérieur, ils s'en sont fabriqué : c'est ainsi qu'il faut comprendre le rapt du président Clinton ou bien l'annonce d'un futur concert de Madonna au Youth Hall (bâtiment construit à l'époque de Tito sur les bords de la rivière Miljacka). De même, dans l'imagination des assiégés, Sarajevo est renommé Londres, New York, ou par troncation : « S. ». On comprend pourquoi : la fiction sert à préserver de la réalité, qui est devenue insoutenable. Quiconque s'aventure

dans les rues risque de tomber sous les balles des tireurs embusqués.

Martinez dépeint la cité balkanique à travers deux années fatidiques de son histoire récente : 1994, alors que le siège touchait son paroxysme, et 1984, année où la ville a été l'hôte des Jeux olympiques d'hiver. Récit au « tu », *L'enlèvement de Bill Clinton* prend avant tout la forme d'une lettre imaginaire à un Bosniaque, Nedim Nrbat, mais on a tôt fait de constater que c'est le côté narratif qui l'emporte. Et quelle vivacité de la narration ! Martinez fait un usage novateur du tiret comme ponctuation forte, donnant aux fins des phrases l'allure de salves de mitrailleuse. Il en résulte un texte important sur l'expérience contemporaine de la guerre et sur l'adaptation au pire, de même qu'un document saisissant sur une ville – celle où fut assassiné François-Ferdinand d'Autriche en 1914 – que l'on a hâte d'associer à autre chose qu'à des tueries.

Patrick Bergeron

Cyrille Martinez

**L'ENLÈVEMENT DE BILL CLINTON**

*L'instant même, Québec, 2008, 122 p. ; 18 \$*

CYRILLE MARTINEZ  
**L'enlèvement**  
**de Bill Clinton**



*L'instant même*

tant d'années toutes les polices du pays s'est-il suicidé ? Qui est cette femme à ses côtés ? À partir de ces énigmes, le roman de Vikram Chandra suit deux pistes.

D'abord, celle du policier Singh, sikh trentenaire que sa femme a quitté et qui essaie de faire au mieux ce qu'on attend de lui. Caméra à l'épaule, l'auteur nous le montre sillonnant les rues de Bombay tantôt pour les besoins de ses enquêtes (il en mène plusieurs à la fois), tantôt pour s'enquérir du bien-être des siens, que ce soit la famille de son ex-adjoint assassiné durant le service, sa vieille mère, une femme forte qui a échappé aux émeutes qui ont précédé la par-

titution de l'Inde, ou encore Mary, une humble coiffeuse, dont il deviendra amoureux. Sur fond de magouilles policières et sur des airs de chansons de films populaires, Chandra nous entraîne avec lui dans de multiples Bombay : celui des bidonvilles (*bastis*), celui des quartiers chauds, celui des temples hindous et celui des plateaux de cinéma.

En alternance avec les pérégrinations de Sartaj, le lecteur découvre progressivement la vie de Gaitonde grâce à des notes que ce dernier a laissées derrière lui. Dans ces longs *flash-backs*, il raconte ses débuts et son ascension dans le monde du crime, son emprise progressive

sur un *basti* de Bombay, son entrée par la porte de service dans les affaires politiques du pays en même temps que sa fascination pour l'enseignement hindouiste. De ce personnage contrasté, capable de pleurer en regardant un film mais prêt à tuer la minute suivante, on suit la piste des frontières du Tibet jusqu'aux beaux quartiers de Singapour, en passant par Munich et Los Angeles.

En dépit de ce que peut faire croire ce résumé, l'intérêt du *Seigneur de Bombay* ne réside pas surtout dans son intrigue policière. En effet, l'auteur multiplie tant les intrigues secondaires, aborde tant de thèmes et rapporte tant d'histoires indivi-

## roman, policier, poésie

duelles sans lien apparent avec le sujet initial que l'intrigue s'en trouve vite noyée. Ce qui est perdu en suspens est toutefois largement compensé par l'humanité avec laquelle Chandra peint tous ses personnages. Au sortir de ce long roman de mille pages, ce sont eux qui continuent d'habiter l'esprit du lecteur. Sous ses airs de polar, *Le seigneur de Bombay* se révèle finalement un époustouflant portrait de société.

Yvon Poulin

---

**Pierre Drieu la Rochelle**  
**NOTES POUR UN ROMAN**  
**SUR LA SEXUALITÉ**  
suivi de **PARC MONCEAU**  
Gallimard, Paris, 2008,  
94 p. ; 20,95 \$

---

Écrivain désavoué et renié par une partie de la France après la Libération, Pierre Drieu la Rochelle (1893-1945) porte néanmoins la marque de son époque. Personnage tourmenté, influençable, hésitant, mais par ailleurs sensible et indéniablement talentueux, il se définira tour à tour au cours des années 1930 comme étant socialiste, fasciste, puis staliniste, pour s'apercevoir chaque fois – mais trop tard – de ses erreurs de jugement. Il a fait paraître une multitude de romans et d'essais, dont *Une femme à sa fenêtre* (1930), *Le feu follet* (1931), *Journal d'un homme trompé* (1934), *Gilles* (1942) et *Ne plus attendre* (1942).

À la fois autobiographique mais écrite à la troisième personne, cette esquisse de roman sur la sexualité douloureuse occupe seulement une trentaine de pages, et est suivie d'un court fragment intitulé « Heures. Humiliations » et d'une nou-

velle, « Parc Monceau ». Probablement rédigé autour de 1943, le morceau principal reste somme toute assez achevé, bien que l'écrivain y exprime sans stylisation et sans autocensure le message qu'il voudrait transmettre à travers son personnage central. Le récit détaillé de ses premières expériences sensuelles avec des femmes de passage risque peut-être de choquer, bien que le ton emprunté ne soit jamais celui de l'exploit, mais au contraire celui de la confession profane. Lassitude, désarroi, sentiment de vide : le narrateur décrit avec accablement les techniques et les fonctions sexuelles dans une atmosphère de désespoir, voire de saleté, un peu comme on rédigerait une lettre de suicide. Dans ces pages posthumes, le style de Drieu la Rochelle s'apparente au journal intime, mais on songe également au désespoir kafkaïen, ou à ce titre autobiographique de Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*. Le préfacier Julien Hervier fait d'ailleurs ce rapprochement avec Kafka dans son excellente mise en contexte, qui occupe la moitié du présent ouvrage. Dans ses *Notes*, Drieu la Rochelle exprimait en peu de mots les contradictions intérieures de son personnage central : « Il est stupéfait et jouit de son impunité en même temps qu'il souffre de sa culpabilité ». Par moments, on pourrait croire que le romancier avait réuni la matière primaire de ses souvenirs et qu'il lui restait encore à styliser, à peaufiner son texte resté à l'état brut. Mais ici, pour le jeune Drieu la Rochelle, l'amour ressemble plutôt à une souillure.

Yves Laberge




---

**Benoît Bouthillette**  
**LA MUE DU SERPENT**  
**DE TERRE**  
De la Bagnole, Longueuil,  
2008, 125 p. ; 14,95 \$

---

À peine offerte la sidérante réussite de *La trace de l'escargot*, Benoît Bouthillette triomphe du risque de la récurrence. Rares sont, dans le sport comme dans le champ

littéraire, les recrues géniales qui échappent à la malédiction de la deuxième saison. D'emblée, le sort est ici conjuré et Bouthillette peut se concentrer sur le futur. Sa *novella* policière diffère pourtant du premier roman en ceci qu'elle mise avec plus d'ardeur sur l'écriture et le rythme de la pensée et moins sur les péripéties. Dimensions moindres, raréfaction des dialogues, stroboscope des réflexions, débit torrentiel de l'écriture, avec un résultat magique : le texte parvient, comme peu d'œuvres savent le faire, à déferler au rythme pourtant insoutenable de la pensée. Le policier Benjamin Sioui, comme chacun d'entre nous, saute constamment d'une image à l'autre, du politique au goût de la pizza, du réflexe antipublicitaire au désir d'un bel épiderme, de la dégustation d'une note à la Miles Davis au vœu souverainiste... Cartésiens, s'abstenir. L'écriture de Bouthillette ajoute ainsi au souffle immense qui emportait *La trace de l'escargot* l'accélération qui hisse l'écriture au rythme et aux caprices de l'imagination. Benjamin Sioui n'est pas plus échevelé que la moyenne des humains, il nous devient frère par la trépidation de sa pensée et par une écriture qui la révèle sans la ralentir.

Résultat obtenu sans prise de conscience ? Certainement pas. Le désordre apparent ne saurait occulter le côté conscient et délibéré de l'approche. Citons un propos éclairant de l'enquêteur : « C'est que notre gars a pas pensé à l'intuition... Y'a pas pensé que c'est à force de traîner n'importe où, qu'on finirait par trouver... [...] Que c'est en s'éloignant apparemment le plus du sujet qu'on finit parfois par trouver l'angle de vue au bout duquel il apparaît ». Meticuleux jusque dans leur commun négligé, c'est en pleine attention à leurs féconds (et

trompeurs) abandonns que l'auteur écrit et que l'enquêteur se laisse imprégner. À preuve, des commentaires comme celui-ci : « [...] j'hésite à employer les deux points parce que ma pensée ne procède pas de la sorte ». Du souffle. Une agilité sans pareille. Une authenticité encore rugueuse, mais qui promet de combiner tantôt la fidélité à la vie et l'élégance littéraire.

Laurent Laplante

**Pierre Perrault**  
**IRRÉCONCILIABLE**  
**DÉSIR DE FLEUVE**  
Écrits des Forges,  
Trois-Rivières, 2008,  
279 p. ; 20 \$

Presque dix ans après la disparition de Pierre Perrault, les Écrits des Forges publient *Irréconciliable désir de fleuve*, qui regroupe les derniers moments de son œuvre poétique : *Le visage humain d'un fleuve sans estuaire* (1998) et *Irréconciliables* (1995). Les grands thèmes de Perrault y sont toujours présents : l'amour du fleuve, le besoin de nommer le réel, la quête du pays, le désir d'origine. Son langage, fidèle compagnon, regorge des paroles des habitants du bord de l'eau, des assoiffés du large, oscillant entre la douceur des galets et la violence du torrent. Par ailleurs, l'intertextualité (Gérald Godin, Gaston Miron, Rina Lasnier, Jacques Brault et combien d'autres voix encore), qui est au cœur même de la composition d'*Irréconciliables*, ne manque pas de rappeler la dimension dialogique de son approche du travail poétique tout comme de la responsabilité historique.

Toujours engagée, toujours enragée, « en toute partialité », sa poésie s'insurge, s'exclame, s'emporte. Elle se fait chant, pamphlet, tape sur l'épaule ou

## Trois prix littéraires

La mort, perçue non comme une fatalité qu'il faut s'astreindre à repousser mais bien comme une étape favorisant la compréhension de la vie, se trouve au cœur de *Depuis toujours, j'entendais la mer*, roman d'Andrée Christensen, lauréate de trois prix littéraires. L'auteure a ficelé un récit initiatique semé d'embûches où l'existence apparaît sous un jour paradoxal, déchirée qu'elle est entre des élan contraires. C'est en fait à un voyage aux tréfonds de l'être que les lecteurs sont conviés.

Andréa reçoit le jour de son anniversaire un colis contenant des documents qui changeront à jamais le cours de sa vie : elle découvre une lettre écrite par un cousin éloigné, Thorvald Sorensen, de même que des notes éparses portant sur la vie de ce dernier. Dans sa lettre, Sorensen soumet un défi de taille à sa cousine, l'invitant à l'écriture d'une vie remplie d'aventures, de tragédies – sa vie à lui. Après moult réflexions, l'appel de l'aventure est accepté et Andréa se « sen[t] investie d'une tâche à accomplir ». Celle-ci promet d'être ardue, car la protagoniste devra, à l'instar de Sorensen, outrepasser ses peurs avant de pouvoir revenir à la vie.

Ainsi s'amorce une double quête initiatique – celle de Sorensen et, par ricochet, celle d'Andréa – articulée autour de la découverte de soi, de la vie et de son corollaire, la mort. Proposant une réflexion viscérale sur la finitude, ce « roman-tombeau » conduit le lecteur

au-delà du simple constat d'une fatalité aliénante. L'écriture sensible, poétique, symbolique de l'auteure crée un état où l'angoisse à l'égard de la mort se trouve désamorcée. « Entrer chez les morts, c'est découvrir la vie », enseigne le roman. Voilà exactement l'odyssée que l'œuvre propose : comprendre, apprivoiser la mort pour mieux vivre la vie. Véritable bijou intellectuel par la qualité de son écriture et l'érudition manifestée dans le traitement des thèmes abordés, le texte d'Andrée Christensen s'impose à qui souhaite vivre une aventure quasi ontologique. Andréa se transforme au cours de son cheminement et parvient à se réconcilier avec ses frayeurs, avec son être. Le lecteur vit un voyage tout aussi significatif et la lecture de *Depuis toujours, j'entendais la mer* promet de susciter de nombreux questionnements et de modifier certaines perceptions à propos de la Grande Faucheuse.

Marie-Élaine Bourgeois

**Andrée Christensen**  
**DEPUIS TOUJOURS, J'ENTENDAIS LA MER**  
**ROMAN-TOMBEAU**  
David, Ottawa, 2008, 296 p. ; 20 \$

coup de pied au derrière. Hantée par la soif « de vivre les mots avant de dire la vie », elle prend des allures de débordement, de déversement, comme si elle n'en pouvait plus de réclamer son droit, sauvage et natal, à « l'immense inconnu ». Or, ce qui frappe encore plus qu'à l'habitude dans ces derniers écrits de Perrault, c'est l'urgence de voir advenir « l'improbable », d'œuvrer à « la suite du monde », ici et maintenant, tout de suite, « avant qu'il ne soit trop tard ».

Le poète n'a plus de temps et il le sait, « car le moment est venu de passer de la parole aux actes ». Et qu'on adhère ou non

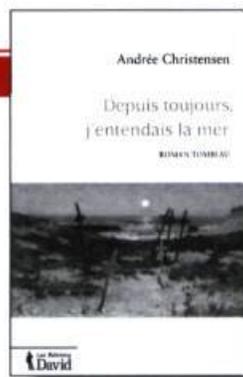
au discours de Perrault sur le pays, on n'en reste pas moins ébloui par la droiture avec laquelle il a su mener son œuvre, naviguant contre la fatigue – la sienne comme celle de son peuple –, affrontant la fin comme le commencement, avec force et obstination, mû bien plus souvent qu'autrement par la seule énergie du désespoir. Et où que l'on soit, aujourd'hui encore, lorsqu'on entend frapper la mer, c'est un peu de la voix de Perrault qu'on entend. Qui nous fait signe, simplement. Chaleureusement. Et ô combien amicalement !

Alexandre Lizotte

**Minette Walters**  
**L'OMBRE DU CAMÉLÉON**  
Trad. de l'anglais  
par Nathalie Gouyé-Guilbert  
Robert Laffont, Paris,  
2008, 398 p. ; 29,95 \$

La célèbre maîtresse britannique du crime Minette Walters nous a habitués, au fil de son œuvre, aux intrigues palpitantes, toujours originales et complexes, riches de personnages profonds, en demi-teintes et souvent très attachants.

*L'ombre du caméléon*, son douzième roman, se situe dans la continuité des ouvrages



roman, policier

précédents, mais pénètre plus résolument encore dans des sujets d'actualité brûlante, plus spécifiquement la guerre en Irak, le sort des anciens combattants et la déshumanisation qui marque les conflits armés de l'ère moderne.

Dans *L'ombre du caméléon*, l'auteur du roman *Les démons de Barton House*, fidèle à son habitude, renouvelle entièrement sa galaxie de protagonistes, comme on change de garde-robe, sans un regret. Elle nous présente son nouvel antihéros, Charles. Jeune officier jadis très beau, affable et brillant, Charles rentre d'Irak en loques, massacré psychologiquement plus encore que physiquement. Défiguré, il surprend son entourage par son comportement, sa violence, ses gestes imprévisibles, sa haine des femmes. Charles est-il encore le même homme ? Constitue-t-il un danger ? Est-il encore humain ?

Peut-on, se demande Minette Walters dans *L'ombre du caméléon*, perdre son âme, voire devenir un monstre, à la suite d'un traumatisme aussi grave que celui subi par Charles, qui, outre ses blessures apparentes, porte en lui la culpabilité de la mort de deux de ses hommes, tombés au combat ?

Le lecteur est entraîné dans le sillage de Charles, et, grâce à la main habile de Minette Walters, se sent subtilement partagé entre pitié et méfiance envers cet estropié qui connaîtra la descente aux enfers, l'isolement, la raillerie, la manipulation. Et surtout, qui deviendra le suspect numéro un de la police dans une série de meurtres sordides d'anciens soldats homosexuels.

L'univers de Walters est noir, sa vision de l'âme humaine n'est

pas réjouissante, mais la rédemption et la force des sentiments ne sont jamais hors de portée. Dans *L'ombre du caméléon*, cette rédemption se présente sous les traits de plusieurs personnages, dont Jackson, médecin, lesbienne au grand cœur, qui tendra une main bourrue, mais secourable à Charles. La suite, délicieuse et inquiétante, vous appartient, lecteurs...

Florence Meney

**Marie-Agnès Michel**  
**L'ALLÉGRESSE DES RATS**  
La dernière goutte,  
Strasbourg, 2008, 109 p.

Le plus récent roman de Marie-Agnès Michel, intitulé *L'allégresse des rats*, met en scène Clovis, un ambulancier dont le boulot consiste principalement en ceci : débarrasser la ville de ses vieux, les achever, les jeter. Aussi comprend-on très rapidement que l'univers où l'on entre en est un glacial, mécanique, totalement déshumanisé. En effet, la vision du monde que propose le roman a de quoi faire peur. On y croise des rats en pleine rue, on y paie pour assister à des concours de mort par asphyxie sous-marine. On y consomme les êtres, leur chair comme leur mémoire, pour un oui ou pour un non. Le tout sur fond de mousse, de moisissure et de gentille musique électropop aseptisée. Bref, on y aperçoit des individus qui se côtoient sans jamais pour autant se couder, qui semblent exister moins par leur sensibilité, leur sensualité, que par les « séquences de gestes » qu'ils accomplissent, machinalement.

Cette froide distance, ce détachement – du monde comme de



soi – se traduit dans le ton même du roman. « Une-deux, une-deux » : avare de descriptions, l'écriture se borne à présenter des faits et des gestes, à montrer le petit train-train quotidien, cyclique, répétitif, monotone. La parole y est sèche, voire coupante, parfois très crue. Voilà d'ailleurs peut-être ce qui déconcertera le plus le lecteur : l'auteure ne commente pas le monde de sang, de poisse et de boue qu'elle invente. Elle se contente de l'énoncer, se plaçant ainsi au-delà de la dénonciation, comme *après tout*.

Au lecteur revient donc la tâche de commenter lui-même la sombre et terne société de *L'allégresse des rats*. Une société qui, après tout, n'est peut-être pas tellement loin de celle que certains d'entre nous pressentent déjà, alertés un peu plus

chaque jour par la robotisation sans cesse grandissante de la moindre de leurs activités quotidiennes et qui, plissant le front, fronçant les sourcils, portent au loin ce regard vaguement inquiet qui leur tient lieu d'ultime demeure.

Alexandre Lizotte

**Amélie Nothomb**  
**LE FAIT DU PRINCE**  
Albin Michel, Paris, 2008,  
169 p. ; 24,95 \$

Usurpation d'identité et goujateries agrémentées de quelques péchés... capiteux ! Le dernier Amélie Nothomb met en scène Baptiste Bordave, drôle de zigoto, et Sigrid, ancienne *junkie* familiale métamorphosée en femme oisive, naïve et anorexique par feu monsieur Olaf Sildur, richissime de son état. On aura bien évidemment compris que l'usurpateur, c'est Baptiste, un quidam aux passions inassouvis, et que l'usurpé, c'est Olaf, puisqu'il a tous les moyens de pimenter une vie sans saveur. Or jamais Baptiste Bordave n'aurait pensé à endosser l'identité d'un autre si cet autre n'avait eu l'idée pour le moins importune de venir expirer à ses pieds : « [...] ce cadavre m'appartenait. La seule vraie découverte que j'avais effectuée dans ma vie, c'était le trépas de ce type ».

*Le Robert* définit le « fait du prince » comme un acte de pouvoir qui contraint à l'obéissance. Nothomb en aura modifié quelque peu le sens puisque ici le « nouveau prince » se libérera par ses excès, champagne oblige ! L'imagination débordante de l'auteure nous en met – encore ! – plein la vue avec cette cocasse histoire de scélérat princier. Extravagant à souhait mais pauvre en rebondissements, *Le fait du prince* est un récit longuet en dépit de la minceur du livre. Nothomb a dû s'amuser ferme à concocter

cette historiette mais encore davantage à imaginer la tête de ses lecteurs qui l'avaleront tout rond en un temps record !

*Le fait du prince*, plaquette qu'on croque en deux bouchées, saura satisfaire les grands lecteurs de la diva : du Nothomb pur jus ! Les autres, restés sur leur appétit, passeront à quelque chose de plus substantiel.

Sylvie Trottier



**Diane Wei Liang**  
**LE SECRET DE BIG PAPA WU**  
*Trad. de l'anglais*  
*par Odile Demange*  
 Nil, Paris, 2007, 285 p. ; 29,95 \$

Fin des années 1990. La Chine bouillonne, remue en tous sens, louvoyant entre la nouvelle obsession de tous, celle de devenir riche, la corruption endémique, les mille et une tracasseries bureaucratiques et

les « trous » politiques et légaux laissant place à toutes les interprétations. « Le Parti a des stratégies, le peuple a des contre-stratégies », explique un des personnages, qui ajoute : « Êtes-vous capable de me dire ce qui est légal de nos jours et ce qui ne l'est pas ? » Wang Mei, elle, ne le sait plus trop. Aussi décide-t-elle d'ouvrir une petite agence de détectives privés, pourtant

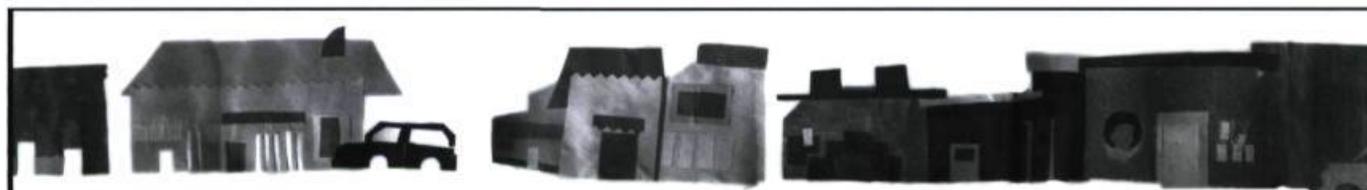
supposée illégale, après avoir démissionné de son poste dans la Sécurité nationale. Mais alors qu'elle enquête sur la disparition de trésors du patrimoine national, sa mère est hospitalisée d'urgence et soudain tout s'emmêle : le passé et le présent, les anciens gardes rouges et les nouveaux potentats du pouvoir, la Révolution culturelle et les appartements de luxe qui poussent comme des champignons dans Beijing, la mort de son père dans un camp de rééducation et sa rupture avec Yaping, le secret de sa mère et le trafic d'objets précieux.

L'auteure, qui s'est elle-même frottée aux grandes turbulences de la Chine depuis les années 1970, est née à Beijing en 1966. Elle a passé une partie de son enfance dans un camp de rééducation avec ses parents. En 1989, elle a participé au Mouvement des étudiants pour la démo-

cratie qui s'est achevé de façon tragique sur la place Tien An Men. Émigrée en Grande-Bretagne, Diane Wei Liang vit à Londres avec son mari et ses enfants.

Présenté comme la première aventure d'une prometteuse « détective de légende », *Le secret de Big Papa Wu* n'a cependant pas grand-chose en commun avec les thrillers et autres romans policiers. On y suit plutôt les réminiscences et les réflexions de Wang Mei sur la Chine d'hier et d'aujourd'hui. Mais c'est justement en cela qu'il captive. À l'instar de plusieurs autres jeunes auteurs chinois, Diane Wei Liang offre, avec *Le secret de Big Papa Wu*, un portrait social critique mais non exempt d'amour profond pour son pays natal, qui plonge le lecteur dans l'effervescence du Beijing actuel.

Linda Amyot



### Nouveauté 2008

En septembre 2004, **Hélène Matte** partait pour l'Afrique. Le dépaysement fut pour elle fulgurant. Elle en est revenue avec des textes, des dessins, des sons et des textures. Il en résulte un projet artistique à la fois réaliste et onirique.

Recueil de poésie bilingue avec DVD  
 56 pages | 23,95 \$  
 En librairie depuis le 24 septembre 2008

Consultez notre nouvelle librairie audio en ligne : CD en version MP3 à télécharger !

[www.planeterebelle.qc.ca](http://www.planeterebelle.qc.ca)